

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La Guerre promise

Pierre Laberge

Volume 13, numéro 4-5 (76-77), 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, P. (1971). La Guerre promise. *Liberté*, 13(4-5), 112–117.

La Guerre promise

I

Le matin délivre ses cauchemars

quelques mots sordides
invectivent la lumière

fenêtre de réclusion
où l'oeil nie l'effervescence

d'une race reptile pareille
malgré son fard d'innocence

rien ne suffira pour inventer la mort

II

Le coeur cogne dans l'aquarium
le geste agonise au poignet

une cigarette précipite
l'ambulance des tombeaux

la folie fredonne
une ignoble rengaine

en instance de noyade la tête
secoue son maquillage obscène
dans le miroir tremblant des apparences

III

Petit homme obstiné noir
couronné de rires
assumant quelque anathème

crispe ton masque de pauvre
et contemple le carnaval naturel
qui t'imité avec candeur

dérision d'être debout

IV

tu fomentes le feu d'artifice
à même ta tête de fou falsifiée

V

Le chaos te guette au fond
si tu fonces tu t'enfonces

les mouches s'affolent :
si même la mort s'éteignait ?

la bière invite au sommeil
— quelle besogne de borgne

les fossoyeurs s'affalent
dans la commune mesure

en rêvant d'une apocalypse
pour effacer le cauchemar officiel

VI

à quoi bon prendre l'impasse au lasso

les mots sont des buées ridicules
éructés sous l'incendie frontal

l'ombre efface à mesure la main

à quoi bon prendre l'écho pour ta voix

VII

L'ivresse tombe comme la pluie

corps fermés par le refus
dont l'impasse est béante

L'exil nous démesure et nous efface

on abat des arbres quelque part
il y a des cris qu'on n'entend pas

Un poisson s'épaissit dans mon sang

VIII

Et toi ton doux visage ravagé
tant que tu n'as plus de larmes
toi tes beaux yeux qui chavirent
plus loin que notre même exil
et moi si nul en mes membres
où le sang circule à tant peine
que j'ai perdu la clé de ton ventre
et la mémoire des mots de passe

moi dans ce silence à poignarder
les fantômes qui nous étirent

IX

A quel membre mou s'accrocher
le corps est encore à ramper
dans sa boue dans sa bouche

la faim fane les fusils ricanent
la catastrophe prolifère
le sourire s'accroche aux dents

et l'oubli nous ignore qui seul
pourrait peut-être sauver la face

X

Cet homme à peine debout
pour un possible à naître
donnerait sa tête à l'égout

cet homme seul et crachant
corps fixe par l'épouvante
sa peine capitale et dérisoire

n'être que ce mal entendu

XI

Les soldats rangés pour la fusillade
déclinent la faim bâille aux corbeaux
le sourire caille au fond des gorges

l'ennemi se dérobe au rendez-vous
(porteront-ils ce décor de blanc deuil
à l'heure nulle de la guerre promise)

la masse embrasse une mare de boue

et refusant de signer la somnolence
un chien de fusil mord son maître
sont l'arme reflète les yeux fascinés

XII

Tu subis le court circuit du sang
et tu meurs au loin crucifié
dans tes yeux
la lumière coule comme du sable

le corps n'est plus un rempart
mais un asile où l'Oeil te dément

XIII

Une mauvaise chaleur
accuse l'angle des membres

cet espace nous abîme
où l'enfer se précise

un peuple de statues
s'abat dans mes jambes

l'horreur abolit les issues
ô mort délivre-nous du mal

XIV

Visage méconnaissable
sous la morsure des masques

qui cherche encore quelque
chose à sauver du chaos

la forêt des yeux se consume
loin des larmes empoisonnées

le sexe élabore un cri abstrait
lorsque le sang s'ouvre les veines

XV

La patiente osmose du sommeil
imbibe un corps capitonné

des cris discrets cravachent
le faux masque funéraire

sous les décombres ricane
l'inscription d'une épitaphe

Une flamme anémique émerge
d'un long marécage de larmes

PIERRE LABERGE